

# Poésie des barrages

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **40 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-887506>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.





## POÉSIE DES BARRAGES

*par Maurice Zermatten*

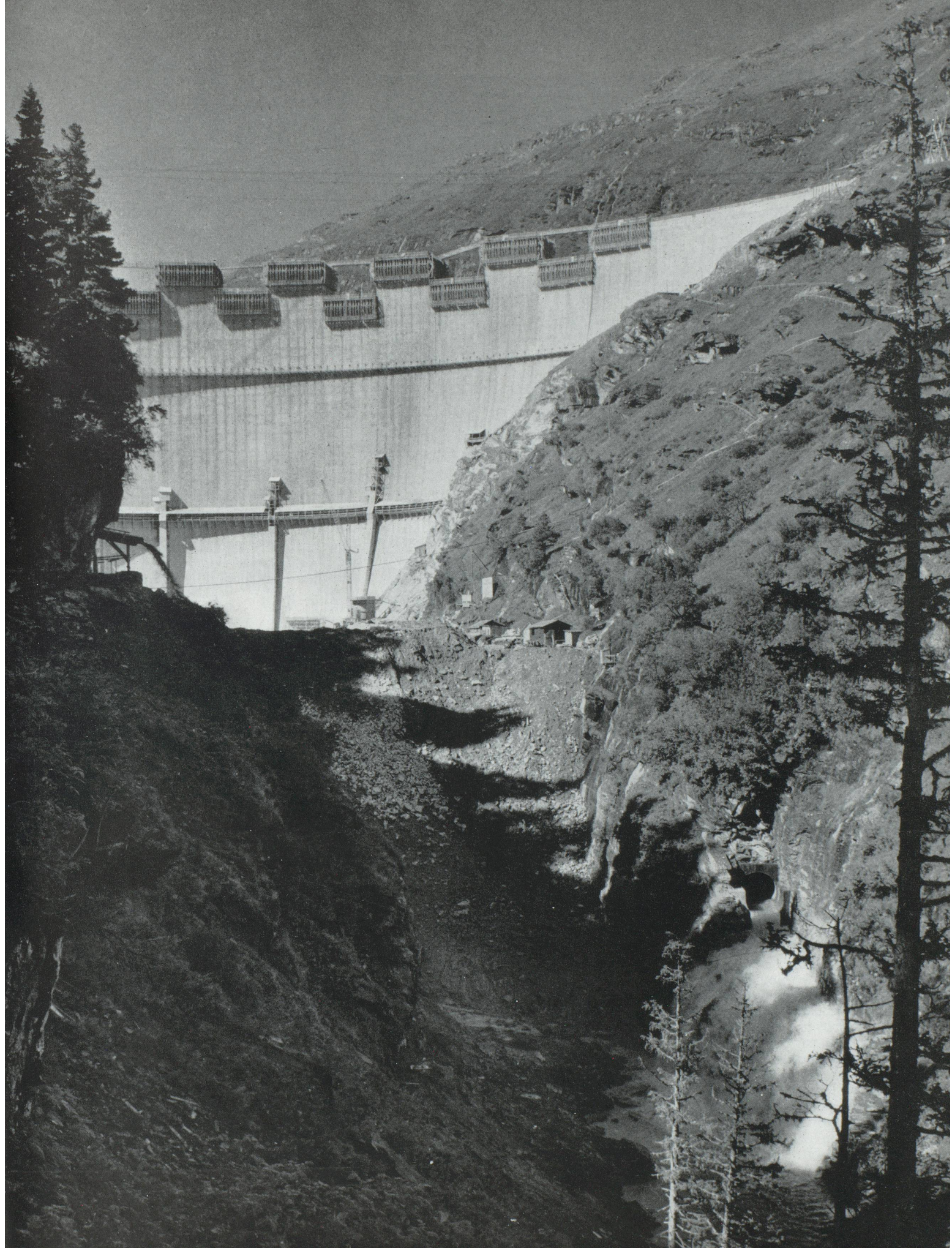
Que les œuvres de nos techniciens n'aillent pas toujours sans violenter la nature, qui donc voudrait en disconvenir? L'introduction d'un élément trop rigide, brutal, dans un rythme paisible de champs, de prés et de forêts crée généralement un hiatus dont l'œil ne peut que s'offusquer. La rupture d'une harmonie de couleurs par un apport étranger à la gamme des végétations, des roches, des constructions locales et traditionnelles le blesse comme la découverte d'une verrue sur un beau

visage. L'homme s'est habitué à un certain ordre des choses; il n'aime pas à être dérangé dans ses habitudes. Cet ordre, il l'appelle équilibre, beauté. Vient-il à disparaître, il crie à la laideur. Sans doute, s'habitue-t-il aussi à la laideur. La mode ne nous montre que trop que le goût varie. Ce qui nous paraît horrible aujourd'hui sera tolérable demain, admiré l'année prochaine. A force de raffinement, l'art retourne au primitif.

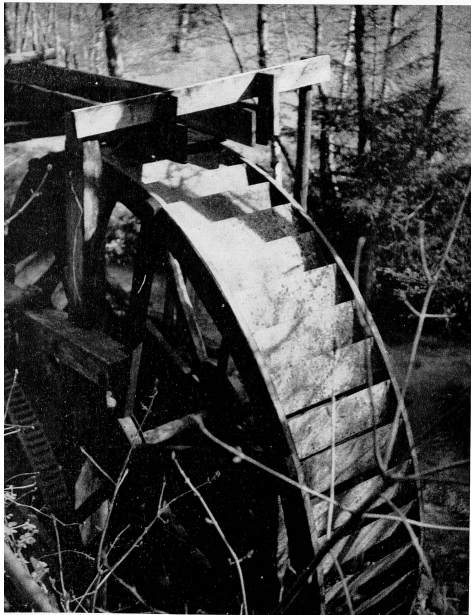
Sans doute. Ceci tiendrait à tout justifier. Pourtant, devant un lit de

rivière mis à sec par le bouchon que l'ingénieur a placé dans la gorge de la vallée, il n'est personne qui ne se sente un peu apauvri. Ces galets nus faits pour jouer dans le flot, cet espace abandonné où la vie tourbillonnait dans l'incessant retour des vagues grondantes évoquent la dévastation et la mort. Il n'est pas douteux qu'une vallée où s'implante brusquement une immense entreprise ait fortement à souffrir à bien des égards. Des atteintes de toutes sortes vont lui être portées dont









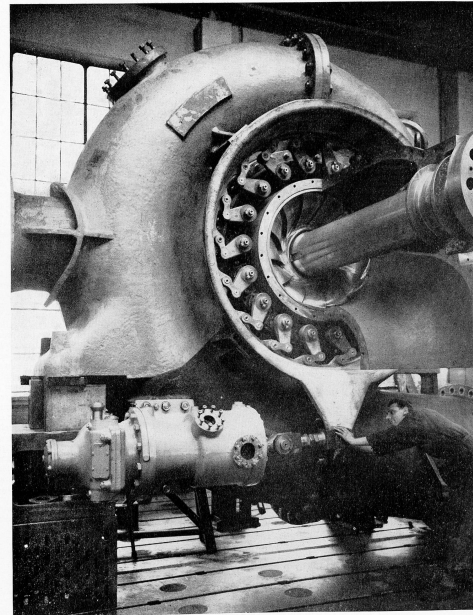
où le défenseur de la nature collabore avec l'ingénieur, il est possible de découvrir des solutions capables de contenter l'un et l'autre. Il est temps de réconcilier le passé avec l'avenir. Ceux-là mêmes qui s'affligent de voir nos vallées modifiées par la technique vivent en général dans des villas dotées du dernier confort...

D'autre part, il y faut consentir, le barrage lui-même apporte parfois, à tel coin sauvage de la montagne un élément de beauté. L'œuvre de l'ingénieur, quand elle s'incorpore harmonieusement à la nature, la complète et l'humanise. Il y avait quelque démesure dans ces vastes espaces solitaires, voués à la pierre et à la glace : la présence de cette muraille leur impose une autre échelle, les apprivoise et les maîtrise. Orqueuil? Peut-être. Mais on imagine la joie de la caravane quand elle découvre, au désert, la présence de ses semblables.

Ici, donc, l'ordre impose par la pensée du technicien se substitue au désordre des éléments. On peut aimer les tohus-bohus des pierriers et des avalanches : la juste mesure d'un calcul, la discipline qui soumettant de forces orageuses n'en sont pas moins admirables. En quelques

années, des équipes d'intellectuels et de manuels ont remplacé le hasard mille fois millénaire par la rigueur des lois physiques. On ne contemple pas sans une espèce de vertige cette prodigieuse accumulation de réusites qui transforment ces ruisseaux clabaudiers en énergie et en lumière. Nous aimions la roue de bois de la scie et du moulin. Ce pittoresque avait de quoi nous séduire. Mais le gémissement de la turbine porte l'imagination à de fécondes surprises. Il faudra seulement nous faire une âme assez grande pour qu'elle puisse accueillir des réalités aux dimensions nouvelles.

Et puis, il y a le lac. Magie de ce vaste regard qui capte avec sérénité les mouvements du ciel et de la terre. Toutes les montagnes qui l'entourent se penchent sur ce miroir et s'y renversent. Jamais femme ne manifesta plus longue coquetterie. Elles se regardent, elles s'examinent, elles tremblent dans le vacillement léger de leurs formes assouplies, s'allongent, se retirent dans des jeux incessants où se devine leur plaisir. Elles ne sont plus seules, en ces hauts déserts où rodaient seulement le vent et les orages. Elles se



elle aura bien de la peine à se remettre. La route débloque la population des villages mais entaille gravement la côte, immole le vieux pont en dos d'âne, culbute le moulin et la scie. Le merveilleux spectacle de la rivière cascadiante, allant de chute en chute dans la totale liberté de son cours, sera remplacé par la conduite métallique dont le passage ouvre dans la forêt une si large blessure. Ce petit plateau solitaire dans son cadre de moraine devient bassin de compensation, station de couplage. La ligne à haute tension déchire, rectiligne et monstrueuse, les pentes vouées jus-

qu'ici aux arbres, aux rochers, aux herbages. Là-haut, la masse de béton surprend, écrase. Il faut un temps pour reprendre souffle. C'est vrai. Il serait faux, injuste, néanmoins, de prétendre que la plupart des techniciens sont des barbares, sensibles à la seule grâce des chiffres. Bien des conduites forcées sont aujourd'hui souterraines; il n'est pas jusqu'aux usines qui ne disparaissent, partiellement, dans les rochers. L'électricien a cherché pour ses pylônes des profils acceptables et ce n'est point un paradoxe que de parler de leur élégance. Partout

rencontrent dans le train mouvant où parfois elles se heurtent, et parfois se fuient. Un nuage les effleure. Il est comme de la gomme sur la tige du pissinlet : un souffle qui erre le dissipe. Le lac frémit. Ses couleurs changent. Il était bleu comme le ciel ; il verdit comme l'herbe de ses rives. Il est gris dans la tempête mais le premier rayon l'égaye. C'est lui, nul autre, qui capte les lueurs du matin, qui recueille les dernières flèches du crépuscule.

Il est vrai, au printemps, ses rives sont boueuses, maculées d'alluvions et décevantes. Mais chaque jour,

sous leur écume d'argent, les ruisseaux vers lui se précipitent. C'est un grand bassin qui se remplit dans le joyeux tumulte des neiges fondantes. Mille petites fleurs, en juin, se dépêchent de pousser pour lui faire une couronne d'innocence. Bientôt, les troupeaux vont monter des villages. Ils défilent lentement sur le chemin du bord de l'eau. Et les vaches, solennelles comme des déesses, regarderont passer à leurs pieds des vaches aquatiques glissant sur le dos vers les gras pâturages...

Maurice ZERMATTEN